

## **Eustache**

(Conte-type 938)

Une adaptation de Philippe Garon

Imaginez une ville en ruine. Complètement détruite par la guerre. Encerclée par une meute de combattants. Toutes les voies d'accès sont bloquées. Les habitants sont pris au piège. Impossible de fuir. Les immeubles qui tiennent encore debout sont criblés de balles. Défigurés par les obus. Entre deux attaques, les gens courent dans les rues sales à la recherche d'eau, de nourriture, de médicaments. Depuis des mois, c'est la peur, partout. Il n'y a plus d'électricité. Plus de soleil. Juste du gris. On ne va plus travailler. On ne va plus à l'école. On fait juste essayer de survivre. D'espérer.

De temps en temps, la démence se déchaîne. Une musique infernale. Le vacarme des coups de feu, des bombardements, des hurlements. Puis, silence. Un supplice encore pire commence. Le tourment de l'attente.

Dans ce cauchemar-là, Eustache est tireur d'élite. Son rôle est simple. Il se cache dans les ruines, en hauteur, pour guetter. Quand il voit quelqu'un essayer de traverser de l'autre bord de la ville, il tire. Sans état d'âme. Homme, femme, enfant, vieux, peu importe. L'ennemi n'a pas de visage. Les ordres sont clairs. On ne traverse pas. Un point c'est tout. Pas de discussion. Pas de réflexion. Eustache se contente d'obéir. Il est devenu un animal. Un chacal.

Quand la noirceur tombe, Eustache s'en retourne à la maison. Sur le bord de la rivière. Il s'en va rejoindre sa femme puis ses enfants. Comme si de rien n'était. Puis, le lendemain, il recommence. Fidèle au poste. Avec son fusil. Puis sa patience. Lundi, jeudi, dimanche, ç'a plus d'importance. Tous les jours se ressemblent. Froids. Vides. Gris.

Eustache, c'est un gars qui ressemble à cent mille autres gars. Rien de spécial. À part une cicatrice dans le front. Eustache ne compte plus ses victimes. De toute façon, la plupart du temps, il sait même pas qui il tue. Lui, il se contente d'obéir aux ordres. Jusqu'à un matin brumeux. Tellement brumeux qu'en se levant, il a de la misère à voir de l'autre bord de la rivière. Il se demande si ça vaut la peine de sortir. Mais il décide d'y aller pareil. Il part à pied avec son fusil. Ce jour-là, il s'installe dans une ruine où il n'a jamais été. Moins haute. Plus proche de l'avenue centrale. Puis, comme d'habitude, il se remet à guetter. Mais le brouillard s'épaissit. Il a de la misère à se concentrer. Il pense à sa femme. À ses deux garçons. Dans moins d'une semaine, ses jumeaux vont fêter leurs douze ans. Ils vont avoir l'âge de se battre eux autres aussi. Quelqu'un va venir les chercher. C'est sûr. Eustache essaye de se rappeler de leur vie d'avant. Leur vie d'avant la guerre. Puis il rêve à leur vie d'après.

Toujours que tout d'un coup, il voit quelque chose grouiller dans le brouillard. Proche d'une ancienne boulangerie. Une masse sombre qui dépasse lentement le coin du bâtiment. Eustache épaula son fusil. Il regarde dans son télescope. Difficile de savoir ce que c'est exactement. Mais c'est pas un être humain certain. C'est bien que trop gros. Puis ça reste immobile bien que trop longtemps. À un moment donné, le vent se lève. Le brouillard se

dissipe juste assez pour permettre à Eustache de voir c'est quoi : un chevreuil. Un grand mâle fier. Avec un panache gros de même. En plein milieu de la ville. Le chevreuil se lève la tête. Eustache a l'impression que le chevreuil le regarde. Franc dans les yeux. À un moment donné, entre les deux branches de son panache, une petite lueur se met à briller. Juste au-dessus de sa tête. Comme une croix de fer. Tout doucement, la lumière prend de la force. Elle grossit. Grossit. Elle devient aveuglante. Eustache croit pas à ça. Pourtant, il ne rêve pas. Devant lui, il voit bien un chevreuil, debout sur les ruines d'une boulangerie. Avec une grande lumière qui l'appelle. Une lumière qui lui parle. Pas avec des mots. Non. C'est bien plus fort que des mots. C'est plus comme une intuition. Un pressentiment. Du fin fond de son ventre, il sent un hurlement monter. Un hurlement de chacal. Sa famille !

Là, Eustache entend une grande détonation sourde, au loin. Des tirs d'artillerie lourde. Eustache fait ni une ni deux. Il part à la course vers sa maison. À travers les explosions. Arrivé dans son quartier, il sent l'horreur avant de la voir. La fumée. Grasse. Noire. Tout est rasé. Les flammes dévorent sa maison. Les fenêtres sont cassées. Le toit, effondré. À la place du jardin, un cratère. Il entend des sanglots. Proche de la rivière. Sa femme. À plat ventre sur le saule fracassé. Elle est vivante. Du sang sur ses cheveux, son visage puis ses mains.

Elle dit : « Ils ont enlevé les jumeaux. »

- Qui ?

- Deux seigneurs de guerre. Deux bêtes sauvages.

- Qui ?

- Le Tigre puis le Lion.

- Le Tigre puis le Lion.

La femme d'Eustache pointe l'autre bord de la rivière. Eustache voit son index rouge. Tordu. Comme une supplication. Eustache panse les blessures de sa femme du mieux qu'il peut. Elle se fâche.

« Laisse-moi ! Va les chercher ! Vite ! »

Sur le bord de la rivière, il y a une chaloupe. Eustache à toutes les misères du monde à traverser la rivière. Rendu de l'autre bord, il débarque. Avec son fusil en bandoulière. Se demande quelle direction suivre. Il prend un grand respire. Au loin, sur un rocher, il voit une ombre. Dans la brume. C'est-tu le grand chevreuil? Va savoir. Mais c'est par là qu'il décide de marcher. Il marche longtemps. Il arrive à une maison isolée. La maison d'un vieux bucheron. Le bucheron se méfie. Mais il accepte d'héberger Eustache pour la nuit. Eustache lui dit qu'il cherche ses jumeaux. Il parle des deux seigneurs de guerre: le Tigre puis le Lion. Le bucheron puis sa femme se taisent. Malaise. Ils installent Eustache dans la grange. Épuisé, Eustache tombe de sommeil. Il dort mal. Puis il rêve mal.

dans une nuit venue du nord  
le métal d'un nuage  
éclaire une brume brûlante  
un nuage qui voyage  
dans le courant d'un vent électrique

dans le nuage  
quatre vivants  
des vivants impossibles à regarder  
éblouissants  
rapides comme la foudre  
les quatre vivants chuchotent sans cesse  
des secrets  
impossibles à comprendre

puis partout  
tout autour  
une présence  
diffuse  
une présence décidée  
éternelle  
plus puissante que l'eau  
capable de tout anéantir

Aux aurores, Eustache se fait réveiller par le vieux bucheron.

« Tu peux pas rester. C'est trop risqué. Voilà de quoi manger. Tu vois le chemin qui s'enfonce dans le bois là-bas ? Tu veux retrouver tes jumeaux ? Vas-t-en par là. »

Eustache se remet en marche. Toute la journée, il avance à travers une forêt de résineux. À un moment donné, il entend des voix :

(*Tantum ergo sacramentum* <https://www.youtube.com/watch?v=Swns4Kjzc9E> )

*Tantum ergo Sacramentum  
Veneremur cernui:  
Et antiquum documentum  
Novo cedat ritui:  
Praestet fides supplementum  
Sensuum defectui.*

:(VI) *Genitori, Genitoque*

*Laus et Jubilatio,  
Salus, honor, virtus quoque  
Sit et benedictio:  
Procedenti ab utroque  
Compar sit laudatio.  
Amen.*

Devant lui, Eustache voit un groupe d'hommes. Ils ramassent du bois mort. En chantant. Des moines. Eustache s'approche d'eux. Son fusil leur fait peur. « Je ne vous veux pas de mal ! » Il se met à neiger. Une grosse neige mouilleuse. Les moines font signe à Eustache de les suivre. Arrivés à l'abbaye, ils l'invitent à s'installer près du feu. On lui met une couverture sur les épaules. On lui sert de la soupe chaude, du pain, du fromage. Les moines lui offrent

aussi des vêtements secs. Autour de lui, Eustache voit plein de blessés. Des hommes, des femmes, des enfants, des vieux. Des blessés de guerre. Les religieux font leur possible pour les soigner. En silence, Eustache se met à pleurer. Un des moines vient s'asseoir à côté de lui. Sans dire un mot, il lui met une main dans le dos. Puis il reste avec Eustache jusqu'à ce qu'il ait fini de pleurer. Après, le moine le guide vers un petit lit. Eustache est épuisé. Dès qu'il se couche, il s'endort. Puis il rêve.

revoici la présence  
qui n'a pas besoin de bouche  
pour parler  
la lumière de sa voix  
fait saigner des oreilles  
le récalcitrant  
qui aime dormir

la présence  
n'a pas besoin de parler  
le chevreuil  
les résineux  
et le pain  
parlent à sa place

alors toi  
qui aime tant dormir  
couche-toi sur ton côté gauche  
puis dors  
390 jours et 390 nuits  
après  
tourne-toi sur ton côté droit  
puis dors encore  
40 jours et 40 nuits  
pendant tout ce temps  
je ne te donnerai presque rien à boire ni à manger  
mais je peuplerai ton sommeil  
de tant d'ordures  
noircies par la déliquescence du monde  
qu'au bout de ces 430 jours et de ces 430 nuits  
tu ne voudras plus jamais dormir

Au petit matin, les cloches réveillent Eustache. On sonne l'heure de la prière. Les moines se rassemblent pour leur première messe de la journée. Eustache se retourne dans son lit. Il tire les couvertes par-dessus sa tête. Il essaie de se rendormir. Mais l'instant d'après, il entend des cris. Des bruits de moteurs. Des coups de feu. Des explosions. Il se lève en sursaut. Une femme hurle :  
« Le Tigre ! Le Lion ! »

Eustache prend son fusil. Il sort à la course de l'abbaye. Combien ils sont ? 100 ? 200 ?  
Eustache essaie de défendre la place du mieux qu'il peut. Mais il est tout seul. Il finit par  
manquer de munitions. Il continue à se battre pareil. Jusqu'à ce qu'il tombe face à face avec  
les deux chefs de guerre : le Tigre puis le Lion.

« Qu'est-ce que vous avez fait de mes fils ? »

Les deux chefs de guerre se mettent à rire.

« Eustache. C'est toi qu'on surnomme le Chacal.  
Nous autres itou on a des surnoms : le Tigre puis le Lion.  
Eustache. Connais-tu la Bible ? Écoute Eustache. Écoute bien:

La marche des vertueux est semée d'obstacles  
qui sont les entreprises égoïstes  
que fait sans fin surgir l'œuvre du malin.

Béni soit l'homme de bonne volonté qui  
au nom de la charité,  
se fait le berger des faibles  
qu'il guide dans la vallée de l'ombre,  
de la mort  
et des larmes  
car il est le gardien de son frère  
et la providence des enfants égarés.

J'abattraï alors le bras d'une terrible colère  
d'une vengeance furieuse et effrayante  
sur les hordes impies qui pourchassent et réduisent à néant les brebis de Dieu.

Et tu connaîtras pourquoi mon nom est l'Éternel quand sur toi  
s'abattra la vengeance du tout puissant. »

Puis après avoir entendu ces mots-là, Eustache tomba.

(Musique. Peut-être le *Ave Marie Stella* à la clarinette)

Ça fait plusieurs années maintenant qu'Eustache garde des moutons.  
Après la bataille de l'abbaye, un cultivateur l'a trouvé dans les décombres, à moitié mort.  
Il l'a ramassé. A pris soin de lui.  
Par miracle, Eustache a survécu.  
Mais il a tout oublié. Même son nom.  
Il ne parle plus.  
Il est rendu calme. Doux.  
Ça fait que le cultivateur décide de l'appeler « Placide ».  
Dans la mémoire de Placide, il reste juste quelques souvenirs.

Des mains. Pas de visages. Juste des mains.  
Celles de deux enfants. Deux garçons. Des jumeaux.  
Puis les mains d'une femme.

Un fois Placide remis sur pied, le cultivateur lui propose de rester avec lui.  
De toute façon, y'a nulle part où aller.  
Les jours, les mois, les années passent, lentement.  
Placide aide du mieux qu'il peut le vieux cultivateur à soigner ses moutons.  
Mais le troupeau rapporte trop peu.  
Puis le berger est rendu trop vieux.  
Il décide de tout vendre. Sa terre, sa maison, ses moutons.  
Il dit à Placide :

« Placide. Mon bon Placide. Je te remercie pour toutes les années que tu m'as données.  
Je sens que la mort s'approche de moi.  
C'est le temps de nous séparer.  
Tiens. Je te donne cette lettre-là.  
Tu vas partir avec mon troupeau de moutons.  
Tu vas suivre la rivière.  
Tu vas la descendre jusqu'à la mer.  
Rendu à la mer, tu vas trouver un château.  
Puis dans le château, tu vas rencontrer deux seigneurs de guerre.  
Le Tigre puis le Lion.  
Donne-leur ma lettre.  
Peu importe ce qu'ils vont t'offrir en échange de mes moutons, accepte.  
Astheure, vas-t-en. Je suis fatigué. Adieu Placide. Adieu. »

Placide part avec le troupeau de moutons.  
Il suit la rivière.  
C'est l'été. Il fait soleil. Partout, c'est la sécheresse. La tristesse.  
Les gens qu'il rencontre sur son chemin vivent dans la misère.  
On lui parle d'une guerre.  
Mais lui, il ne se souvient plus de rien.  
Il marche longtemps avec les moutons.  
Il finit par arriver à la mer.  
Il voit le château. Gardé par des dizaines de soldats.  
Il leur montre la lettre du vieux cultivateur.  
On le guide à l'intérieur du château.  
Il fait noir là-dedans. Puis il fait chaud.  
On l'amène dans une petite pièce encore plus sombre.  
Là, Placide voit deux hommes dans l'ombre.  
Les deux hommes marchent lentement dans la pièce.  
Une femme vient leur apporter à boire, à manger.  
Après, elle s'installe dans un coin de la pièce, la tête baissée.  
Placide se sent mal. Il voudrait s'en aller.  
Mais il pense au vieux cultivateur.

Il pense à respecter ses dernières volontés.  
Placide tend la lettre aux deux hommes.  
Un des deux la ramasse.  
Il la lit. À voix haute.  
Pendant que l'autre reste dans l'ombre.

« Comme ça, tu t'appelles Placide ?  
C'est drôle. J'ai l'impression que c'est pas ton vrai nom.  
Puis me semble que ta face me dit de quoi...  
Le vieux t'a demandé de nous donner ses moutons.  
C'est bien.  
Puis il nous laisse décider ce qu'on peut te donner en échange.  
Ça fait que je vais te donner une histoire.

J'en ai vu des horreurs. Des horreurs que t'as vues toi aussi.  
Il n'y a pas de mots pour décrire ces horreurs-là.  
Pas de mots pour expliquer l'horreur à ceux qui ne savent pas ce que ça veut dire.  
L'horreur a un visage.  
Puis tu dois t'en faire un ami.  
L'horreur puis la terreur sont tes amis.  
S'ils ne le sont pas, alors ce sont des ennemis.  
De vrais ennemis que tu dois craindre.  
Je me souviens quand les seigneurs de guerre ont détruit ma maison.  
J'étais encore juste un enfant.  
On dirait que ça fait un millier de siècles...  
Le Tigre m'a enlevé.  
Je n'ai plus jamais revu mon frère, ni ma mère, ni mon père.  
On m'a dit qu'on voulait me sauver.  
Pour ne pas que je devienne moi aussi un guerrier.  
Mais le Tigre a été tué à son tour.  
J'ai pleuré. J'ai tellement pleuré.  
Je savais que je devais me battre moi aussi pour survivre.  
Puis je me suis battu. Vaillamment.  
Maintenant, on m'appelle l'Ours.  
Je suis devenu seigneur de guerre à mon tour.  
Mais je ne sais plus quoi faire.  
Il y a une chose que je sais par exemple.  
Je sais que je veux me souvenir.  
Que je ne veux jamais oublier.  
Tout ça n'a pas été fait par des monstres.  
C'est des hommes qui ont fait tout ça.  
Des hommes avec des cœurs, qui avaient des familles, qui avaient des enfants, qui étaient remplis d'amour.  
Mais qui avaient la force.  
La force de faire la guerre.  
Des hommes avec un instinct.

Capables de faire ça sans jugement, sans sentiment, sans morale. »

À ce moment-là, l'homme resté dans l'ombre se lève. Il vient de reconnaître son frère jumeau. Il a vécu pratiquement la même affaire avec l'autre seigneur de guerre : le Lion. Lui aussi il a dû se battre. Lui aussi on lui a donné un surnom : le Loup. Puis la femme qui se tenait dans le coin, la tête baissée, elle se lève elle itou. Elle vient de reconnaître ses fils. Là, elle les serrent longtemps dans ses bras en pleurant. Toujours qu'à un moment donné, la mère demande à ses jumeaux s'ils ont des nouvelles de leur père. Des nouvelles d'Eustache.

En entendant son nom, Eustache retrouve la mémoire. Son passé lui revient d'un coup sec. Il s'approche de sa famille. En les regardant, il relève les cheveux qui lui cachent le front. Pour montrer sa cicatrice. Sa femme puis ses fils le reconnaissent. Ça se peut pas. Ils le touchent. Ça fait trop longtemps. Comment on fait pour se retrouver après tout ce temps-là ? Leurs gestes sont maladroits. Sous les regards des soldats, ils sortent du château. Ils savent pas trop quoi se dire. Ils prennent le chemin avec les moutons. En direction de leur maison. Arrivés aux ruines, ils s'organisent un abri de fortune pour la nuit. Puis le lendemain, ils se mettent à réparer leur maison.

Les voilà enfin réunis. Après tant d'années. En famille. La vie peut reprendre son cours. Mais la femme d'Eustache voit bien que c'est plus comme avant. Les jumeaux qui jasaient sans arrêt puis qui riaient tout le temps. À peine si elle les entend. Puis son mari qui débordait d'énergie. Astheure, il se traîne les pieds. Faut qu'elle se rende à l'évidence ; ses hommes sont brisés. Jour après jour, ils prennent soin des moutons. Ils font leur possible. Mais le cœur y est plus. Ils tirent le diable par la queue. Ç'a pas d'allure. Faut qu'elle fasse de quoi.

Un soir, elle va rencontrer d'autres femmes des alentours. Elles vivent toutes la même histoire. Leurs hommes sont cassés. Finis. Vidés. En rentrant à la maison, elle voit son mari puis ses jumeaux assis à la table de la cuisine. Avec les mains jointes. Au centre de la table, y'a un lampion. Eustache allume le lampion. Il demande à sa femme de s'asseoir. Lentement, elle enlève son foulard. Elle sait déjà ce qu'il va lui dire. Eustache a beau parler. Elle a pas besoin de l'écouter. La flamme du lampion prend toute la place. La lumière éclaire les mains de trois hommes qu'elle ne connaît plus. Trois hommes qui ne sont plus des hommes, mais un chacal, un ours puis un loup. Elle regarde les mains du chacal. Des mains qui ont déjà appartenu à un bébé. Un bébé qui est devenu un homme. Des mains qui ont travaillé. Des mains qui ont aimé. Des mains qui ont pris soin d'elle puis de ses deux fils. Mais des mains qui se sont perdues. Après, elle regarde les mains du loup puis de l'ours. Des vieilles mains, usées, malgré la jeunesse. Des mains qui étaient pleines de promesses. Mais ces mains-là ont connu l'horreur. Sont devenues amies avec l'horreur. Astheure que ces mains-là ont tué, elles leur appartiennent plus. Sont déjà mortes ces mains-là.

Au loin, on entend une alerte. Une sirène qui devient de plus en plus forte. Assourdissante. Le chacal, le loup puis l'ours se lèvent. Mais la femme bouge pas. Elle serre les dents. Elle remet son foulard. Pour pleurer. Tranquillement. Elle accepte leur décision. Quand les policiers rentrent dans la maison pour arrêter le chacal, l'ours puis le loup, elle reste assise. Toute seule. Avec ses mains à elle. Jointes. Puis la flamme du lampion.